

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 5

Artikel: Charbon, mesdames ! : (fin)
Autor: Dourliac, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198005>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'avai traguà tant qu'ici 'na guimbarda dinsé! dépatse-tè d'allà no reimplià lo tepin!

— Mè mouzo que cein vaut bin on verro, dese l'autro ein sè paneint la frimousse avoué son motchè d'catsetta; tonaire, quin uti!

Quand l'uront bu et que sè furent rëcllià on bocon, s'agessà d'entrà la garda-roba dein la tsambra dè la Diustine et, coumeint vo z'é de, clia tsambra n'étaï qu'on espèce de carcagnou que l'aviont fé à n'on carro d'ao lénau, avoué 'na fenètra que baillivè su lo courti. Et quand bin mimo n'javai min dè tapisséri, la serveinta l'ài sè trovavè bo et bin.

Lo valet et l'ovrà sè crotson don à la garda-roba et la bouton drait su sè quatre pi; mà quaud l'uront vouaiti dinse et vouaiti assebin la porta d'ao cabustra, qu'étaï on bocon bassetta, sè sont de: « Jamé dè la via ne l'ài va, l'est trào hiauta! »

— Et bin, fe lo père Cretton qu'avezavè, sèdès-vo quiet? rëssi-là lè quatre pi que ne servont dè rein, et l'est bin lo diabblio se le ne l'ài va pas!

Dinse de, dinse fe; mà quand l'ont revollu la fèrè eintrà, pas mèche! la garda-roba étaï onco trào granta!

— Eh! tadiès que vo z'itès, fe lo père Cretton, décllioulà-là la corniche qu'est ào coutset et sarè bin la nortse se le n'eintrè pas!

Vont don queri on marté et r'ao! vouaïque la corniche avà! mà la garda-roba n'allève onco pas dedein.

— Esséyi v'ài dè la fèrè passà ein travai! dese Cretton.

Mà l'uront bo la veri ein travai, dè rebat, ein lardzo, dè totès lè façons, le ne passavè adè pas pè la porta; kà l'étaï coumeint vo z'é de, lardzo qu'on dianstro et n'javai pas mèche!

— Que d'ao dianstro faut-te fèrè? se sè désiront.

— Sà-tou quie, père, dese adon lo valet Cretton, no faut la rëssi pè lo maitein du lo coutset tantqu'à fin bas, ora totès cliaò garda-roba sè dèmontont dinse ein dou, que cein est bin dè pe coumoudo quand on v'ài lè dèmenadzi.

— Et bin fèdès!

Adon, ye vont queri iena dè cliaò grantès rëssès que n'ont min dè montants, mà fèna-meint duès manettès, avoué 'na lame rionda et qu'on sè s'ài po rëssi lè belions dè sapin; onna rëssè à jou, et hardi! sè mettont à rëssi la garda-roba pè lo maitein et quand le fe ein duès maiti, lè preseintont totès lè duès dévant la porta.

Mà ne poivant onco pas passà ni l'ena ni l'autra.

— Tè pègnè pi po 'na pouéson dè boufet! boaila lo D'avi: faut que passai cottè que cottè! Rëssi-mè onco cliaò duès maiti ein dou, mà stu iadzo, ein travai, et sarai bin lo diabblio se ne passont pas.

Pas petou de, pas petou fè; mà lè quatre brequès n'eintravont adè pas dè quinnès façons que lè verivant.

— Tonaire dè tonaire! dese Cretton, se lè Pétolon étiont pi ein infai avoué lào boufet!

— Yè trovà lo bié stu iadzo! dese l'ovrà que branguavè iena d'ài brequès contre la porta; la garda-roba est d'on bon demi-pouce trào lardzo po cein que l'avai d'ài foots lans derrai et po la fèrè eintrà no faut décllioulà lè lans; faut-te cein fèrè?

— Hardi! allà-l'ài!

Et lè vouaïque l'on avoué lo marté, l'autro avoué la pioletta que sè mettont à défonça cliaò quatre brequès; et quand l'uront fé l'ont pu lè z'eintrà lè z'enès après lè z'autro dein la tsambra.

— Ora, l'est galèza ta garda-roba, dese lo valet Cretton à son père; cein tè v'ài cotta po fèrè remontà totès cliaò brequès, vouaite-vai, y'ein à ao mein mè dè duès dozannès!

— Et bin, pas tant dè cliaò manairès, vo

faut mè redècheindrè tot cein à la remise et avoué, on farà d'ài soubassèments dè mermitès!

Dinse de, dinse fe.

— Vouaïque portant d'ao bou que no revint tchai! dese lo valet Cretton à son père ein dècheindeint 'na lotta dè cliaò brequès.

Oi! houitanta francs! Avoué cein y'arè pu avai dou bons moulo dè f'ao! mà que v'ài-tou, on fe à tot'adzo d'ài folerà!

Charbon, mesdames!

(Fin.)

Pietro était maintenant un jeune homme un peu délicat, un peu frêle, avec de grands yeux veloutés, de longs cheveux noirs, des mains blanches; Mathurine, une robuste fille, à la large carrure, aux bras rouges, aux joues rondes, aux traits vulgaires, mais éclairés par un regard très doux. Lui suivait les cours de l'Ecole des beaux-arts, dont il était un des meilleurs élèves; elle continuait à parcourir les rues escarpées de la Butte.

On ne se voyait guère que le soir à la table de famille, égayée du récit de quelque charge d'atelier qui déridait l'oncle Anselme et faisait hausser les épaules à sa nièce.

Avec les années, son affection s'était faite plus maternelle encore, et sévère Mentor en jupon de futaine, elle n'admettait pas que son artiste se laissât distraire de sa tâche plus qu'elle de la sienne.

Lui obéissait, en rangeant parfois un peu son frein... il avait vingt ans!

Mais il ne s'agissait pas de s'endormir, il fallait décrocher le prix de Rome pour éviter la conscription.

Par quelles émotions, quelles angoisses passa la bonne créature tant que son Pierrot fut en loge! Quelles ferventes prières à toutes les chapelles!

« La première fois que l'on entre dans une église, on est sûr d'être exaucé. »

Imbue de cette croyance populaire, Mathurine allongea sa tournée déjà longue pour découvrir de nouveaux sanctuaires et le vieil âne, patient et résigné comme sa maîtresse, en arrivait à s'arrêter de lui-même devant le moindre porche surmonté d'une croix.

Tant de dévouement, de sacrifices, d'abnégation devaient avoir leur récompense: Pierre remporta le prix!

— Alors, comme ça, il va partir pour Rome? dit le père Anselme avec une satisfaction mal déguisée, tandis que sa nièce, folle de joie, mouillait de ses larmes la bienheureuse dépêche.

C'était vrai! il allait partir, la quitter pour trois ans, — plus peut-être.

— Heureusement qu'Antoine va revenir; la maison ne restera pas vide, ajouta le bonhomme en frottant ses mains déformées par la goutte.

Hélas! ça n'était pas la même chose, et à la profonde détresse qui noya son pauvre cœur aimant, Mathurine, si naïve qu'elle fût, comprit la différence, et vit bien qu'elle aimait Pierre autrement que son cousin. Cependant, toujours vaillante, elle refoula son chagrin pour ne pas jeter une ombre sur son ivresse à lui. Il était, si joyeux, si fier, si reconnaissant! aussi! Et quand, lui prenant les mains, il lui avait dit d'un accent pénétré:

— C'est à toi que je dois cela, ma bonne Mathurine, je ne t'oublierai jamais! elle s'était trouvée trop payée de ses peines.

Quand sonna l'heure du départ, ce fut un déchirement! elle eût voulu prolonger les adieux, le conduire au chemin de fer.

Impossible! un déjeuner d'amis, c'était la coutume, on ne pouvait s'en dispenser! D'ailleurs, un peu plus tôt, un peu plus tard...

Fiévreux, agité, il serrait la main de l'oncle Anselme, embrassait la pauvre fille en larmes.

— Tu nous écriras, dis, Pierrot?

— Sans doute! Me prends-tu pour un ingrat?

Ingrat? Pas encore.

Cependant, lorsque, arrivant à la gare de Lyon avec sa bruyante escorte, il aperçut l'humble charbonnière qui avait traversé tout Paris avec son âne pour l'entrevoir encore une fois, il craignit les raileries des « copains » et rougissant déjà de celle à qui il devait son triomphe, il passa en détournant la tête.

Mathurine ne devait plus le revoir.

D'abord, il écrivit assez régulièrement, évoquant les souvenirs du passé au milieu des enivres du présent et mêlant encore son amie à ses rêves d'avenir... puis les lettres commencèrent à se faire plus rares...

Absorbé par les préoccupations artistiques et autres, entraîné par les plaisirs faciles et les irrésistibles séductions de la Ville-Eternelle, Pierre s'y adonnait tout entier avec la fougue de son âge. Ses billets hâtifs, tribut d'une gratitude déjà pesante, n'étaient plus que du remplissage: descriptions à la Bédouker, enthousiasmes à froid pour les maîtres: David, Canova, Michel-Ange.

« Mais j'oublie que tu ne connais pas ces *mes-sieurs-là*, » plaisantait-il un peu ironiquement.

« Alors pourquoi t'en parle-t-il? » observait non sans « jugeotte » l'oncle Anselme.

C'était les dernières feuilles rouillées à l'arbre du souvenir; avec le second automne, balayées au vent impétueux des passions, elles ne reverdissent plus au renouveau.

Quand Mathurine comprit que c'était fini, bien fini, elle se résigna sans révolte, sans reproches... non sans larmes, et deux ans après, obéissant au vœu suprême de son oncle, elle épousa le cousin Antoine... mais n'oublia pas l'oubliex.

Lui aussi devait se souvenir, plus tard... trop tard!

Vieilli, solitaire, désabusé, fatigué, même de sa gloire, l'image effacée de la protectrice de son enfance, sortant peu à peu de l'ombre, était venue s'asseoir à son foyer désert où elle régnait maintenant sans partage.

Alors il avait connu le regret, le repentir, les remords, son ingratitude lui était devenue si lourde, si odieuse, qu'en dépit du temps et de ses cheveux gris, il était allé droit à l'humble asile, berceau de ses rêves d'artiste, pour y chercher le pardon, le repos, la paix.

Hélas! une importante bâtisse remplaçait la misérableasure, il ne put recueillir la moindre indication: Mathurine était disparue... morte peut-être...

Mais combien vivante pour lui.

Tout la lui rappelait quand même et sans cesse: ni les distractions mondaines ni le labeur acharné du cerveau, rien ne pouvait le distraire de cette pensée.

Il voulait faire revivre les traits de l'humble fille dans quelque œuvre impérissable unissant à jamais l'artiste et le modèle; tels Raphaël et la Fornarina, Dante et Béatrix; mais pour la première fois, la glaise refusait d'obéir à sa volonté. Il entassait vainement ébauche sur ébauche, aucune ne le satisfaisait pleinement, ne réalisait tout à fait son rêve: son bras s'engourdissait en modelant cette chère figure qu'il eût voulu rendre immortelle et, découragé, il pensait avec une sorte de crainte superstitieuse:

— Elle ne m'a pas pardonné!

... Ce jour-là, plus triste, plus accablé que de coutume, il regagnait lentement son petit hôtel du boulevard Bineau, quand il aperçut, arrêté devant sa porte, un gamin à peu près de son âge lors de sa première rencontre avec Mathurine, qui, pour compléter la ressemblance, était sur le perron quelques statuettes plus ou moins réussies, qu'il considérait avec une indulgence d'auteur.

— Que fais-tu là, petit? interrogea le sculpteur souriant à cette évocation de son lointain passé.

L'enfant surpris se retourna et salua gauchement son interlocuteur:

— J'attends le monsieur qui est sorti, répondit-il timidement.

Il avait une figure ouverte, et un bon regard clair, qui réchauffa le cœur de l'artiste comme un vieil ami retrouvé.

— C'est toi qui as fait ces bonshommes? ce n'est pas mal, continua-t-il, les examinant l'un après l'autre; à ton âge, je ne faisais pas mieux... et même...

Brusquement il s'arrêta:

— Qui?... ce n'est pas toi?...

Il désignait d'un doigt tremblant une *Vénus informe et quelque peu bossue avec un nez camard et les jambes cagneuses*...

— Oh! non, protesta le jeune garçon avec une nuance de respect, c'est du monsieur qui demeure là.

— Tu le connais?

— Pas moi... grand'mère; c'est un cadeau qu'il lui a fait quand elle était petite.

— Ta grand'mère s'appelle donc Mathurine ? bégaya le sculpteur d'une voix étranglée.

— Oui, monsieur.

Radieux, transfiguré, le vieillard attira l'enfant sur sa poitrine.

— C'est vrai ! tu lui ressembles ! Bonne Mathurine, je ne l'ai pas oubliée, va ! depuis si longtemps que je la cherche. Elle a bien fait de l'envoyer à moi. Comme nous allons lui faire une vieillesse heureuse.

Il riait, pleurait, embrassait le pauvre, étourdi par ce flot de paroles.

— Pourquoi n'est-elle pas venue avec toi ? Où est-elle ?

Les yeux humides, le petit répondit tristement :

— Au cimetière de notre village, monsieur, elle est morte voilà un mois.

Elle était morte ! il ne devait plus la revoir ! Mais par une touchante inspiration de sa délicate tendresse, la bonne vieille lui adressait, en guise de pardon, l'enfant à qui elle avait donné, avec son visage à elle, l'âme d'artiste de son cher Pierrot.

Pierre Maltoni n'est plus seul ; un fils, son élève, son orgueil, sa joie, console sa verte vieillesse toujours féconde, dont la dernière œuvre, *La Charbonnière*, est peut-être la plus géniale inspiration.

ARTHUR DOURLIAC.

Chemins boueux.

C'était par le temps affreux que nous avons eu la semaine dernière. Une jolie petite dame très coquettement mise trottinait sur l'asphalte. Arrivée au coin de la rue, elle considérait piteusement un lac de boue à traverser pour gagner l'autre bord.

C'était vraiment grand dommage pour de si mignonnes bottines.

Un monsieur passe, fort bien mis aussi ; il voit l'embarras de la dame et, ne consultant que son bon cœur, il la saisit dans ses bras, traverse la rue et dépose son joli fardeau sur l'asphalte.

— Vous êtes un insolent ! s'écrie la jeune dame, pour tout remerciement.

Sans mot dire, le monsieur reprend la dame dans ses bras, traverse la rue, et reposant la donzelle où il l'avait prise, s'éloigne après lui avoir adressé un grand salut.

Une aventure semblable, et plusieurs fois racontée, mais toujours amusante, arriva à une charmante demoiselle. Elle aussi regardait piteusement une grande chaussée de boue liquide, lorsqu'elle vit un ouvrier passer.

— Hé ! l'ami, voulez-vous me porter de l'autre côté ?

L'ouvrier, qui était un brave lulu, la prend dans ses bras, et, arrivé au beau milieu de la chaussée et en pleine boue, il s'écrie :

— Embrassons *papa*, ou je lâche tout !

Et la demoiselle embrassa *papa*.

Petites choses à savoir.

Un de nos anciens abonnés, au nom de quelques amis, nous a demandé des explications sur divers points relatifs à la politesse et aux usages du monde, qui sont, nous dit-il, très diversement interprétés. Nous pensons que les quelques règles ci-après répondent suffisamment aux questions posées :

Si vous rencontrez un ami dans la rue, saluez-le simplement et ne vous faites pas remarquer par de sottes démonstrations, ou si vous avez quelque chose à lui dire, prenez-lui le bras et causez en marchant.

En voiture, laissez toujours les places du fond aux dames, aux vieillards et à vos supérieurs. Offrez le bras aux dames pour monter ou pour descendre ; jamais la main, cela n'est pas poli.

Une femme ne doit envoyer des cartes de visite dans une famille où il se trouve des

hommes que lorsque ceux-ci lui ont envoyé les leurs.

Une dame ne doit jamais mettre son adresse sur sa carte, car elle ne peut faire de visite que chez les personnes qu'elle connaît bien, et elle ne doit pas avoir l'air d'inviter à venir chez elle.

Il ne suffit pas de connaître les règles de la ponctuation et de l'orthographe, encore faut-il connaître celles de la politesse. Ecrire d'une manière illisible, griffonner une lettre, c'est faire preuve d'incivilité vis-à-vis des personnes que l'on condamne à déchiffrer des hiéroglyphes. Il n'est pas donné à tout le monde d'écrire en caractères moulés, mais on doit toujours le faire en caractères lisibles et ne pas donner à ceux qui doivent lire votre prose la peine de deviner ce que nous leur disons.

La signature doit toujours être très lisible. Rien n'est impertinent comme une signature indéchiffrable.

On doit éviter d'écrire, dans le cours d'une lettre, les mots Monsieur, Madame et Mademoiselle en abrégé.

Le *post-scriptum* n'est admis que dans les lettres familières ; il doit être exclu de toute lettre cérémonieuse.

Le mot « agréé » est toujours plus poli que le mot « recevez ».

Lorsqu'on écrit à une personne avec laquelle on entretient des rapports superficiels, on doit se tenir dans un milieu convenable entre la familiarité et le cérémonial : « Veuillez recevoir mes compliments les plus empressés ou mes compliments affectueux, » s'il y a un peu plus d'intimité.

Évitez le « Agréé l'assurance de ma considération distinguée, » qui est banal et souvent déplacé.

En un mot, soyez respectueux avec un supérieur, affectueux envers vos pareils et aimants envers vos amis.

Réponse au problème de samedi.

Le feu a été allumé pendant 9 h. 41 m. 27 s. 3/131. — Ont répondu juste : Mmes L. N. (Lulu), à Lausanne ; Blanche Ménétrey, à Chavannes ; Louise Michel, à Genève, et MM. Decoppet, Tour-de-Peilz ; Kuffer, Valleyres-sous-Rances. — Le tirage au sort a donné la prime à M. Decoppet. — Une douzaine d'abonnés ont donné une réponse qui ne s'écarte de la solution ci-dessus que d'une légère fraction.

Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi. — Les personnes qui ne veulent signer, pour les devinettes et problèmes, que par un pseudonyme, doivent cependant indiquer leur nom.

Enigme.

Quand je suis jeune, je suis blanche,
Vieille, je change de couleur ;
Je vis longtemps, et si je penche,
On me détruit, car je fais peur.

Mais pendant ma longue carrière,
Je suis de grande utilité,
Et je passe ma vie entière
A donner l'hospitalité.

On me trouve partout si bonne
Que chacun veut m'avoir à soi ;
J'ai beau vouloir n'être à personne,
Je suis esclave malgré moi.

Enfin quoi que je fasse,
Je ne sais point où me cacher,
Je n'ai donc rien qui l'embarrasse,
Car tu me vois sans me chercher.

Recettes.

Taches de café. — Laver d'abord à l'eau pure, puis à l'eau de savon. Si l'étoffe est de couleur délicate, laver avec un jaune d'œuf délayé dans de l'eau tiède et rincer. Si la tache est ancienne, ajouter 8 à 10 gouttes d'esprit-de-vin.

Vases de terre. — Pour enlever aux vases de terre neufs le goût terreux qu'ils communiquent

aux aliments qu'on y fait cuire, il suffit de bouillir dans ces vases de la cendre de bois avec de l'eau.

Boutades.

Les chrétiens chôment le dimanche,
Les Grecs le lundi,
Les Persans le mardi,
Les Assyriens le mercredi,
Les Egyptiens le jeudi,
Les Turcs le vendredi,
Les Juifs le samedi,
Et les paresseux tous les jours.

Une dame très élégante entendant dire, un jour d'hiver, qu'il n'y avait que deux degrés de chaud, demanda ingénument : « Et combien y a-t-il de degrés de froid ? »

A la suite d'un incendie qui eut lieu à V..., le capitaine des pompiers rassembla ses hommes et leur dit :

« Pompiers, je suis content de vous, vous avez bien fait votre devoir. J'ai seulement remarqué un peu de confusion au commencement des manœuvres. Dorénavant, pour éviter cet inconvénient, il sera bon de nous réunir une demi-heure avant l'incendie. »

J'ai vu cent fois de près la mort sans reculer,
Criaient un vieux marin, ni le fer, ni la flamme,
Ni les vents, ni les flots, rien ne me fait trembler.
Quelqu'un lui dit : Et votre femme ?

Un naturel de Prilly, revenant de Lausanne, où il avait largement fêté Bacchus, dans les pintes de l'Halle et de St-Laurent, se coucha au bord de la route après quelques minutes de marche et ne tarda pas à s'endormir profondément. Une heure après, passe un voisin, revenant aussi du marché avec son char. Reconnaissant le dormeur, il lui crie : « Hé ! lève-toi donc et monte ici, je te reconduirai à la maison. »

L'autre, se soulevant avec peine, feint de ne pas le reconnaître, et répond d'une voix rogue : « Passez votre chemin, vous vous trompez, ce n'est pas moi ! »

Il pleut à verse depuis quelques heures. Les troupes de la caserne passent, venant du Châlet-à-Gobet.

— Pauvres soldats ! dit une dame qui regarde de sa fenêtre, comme c'est triste de les voir revenir des manœuvres par un temps pareil !...

— Comment triste, lui dit son beau-père, qui est un ancien soldat au service de Naples, au contraire, par le temps qui court, nous avons besoin de soldats fortement trempés.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, troisième représentation des *Deux Gosses*, de Decourcelle. — Dimanche dernier, c'était une cohue ; les couloirs, l'orchestre même, tout était envahi. Plus de monde, demain, c'est impossible ; autant, c'est certain. — Rideau à 8 heures.

Union chorale. — Aujourd'hui, à 8 heures, au Casino, soirée annuelle de cette excellente société. Le programme est des plus attrayants.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

NOUVEAU PSAUTIER

Le docteur DUCHESNE, de Paris, écrit : « Décidément, les *Pilules hématogènes* du docteur Vindevogel sont pour moi le médicament par excellence dans toutes les convalescences. Lors d'une épidémie d'influenza je me suis toujours parfaitement trouvé de les avoir employées ; les résultats escomptés ont toujours été rapides et m'ont donné complète satisfaction. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.